

Sœurs de cœur

Boudiou ! Il fait frisquet ce matin ! Evidemment, à mille huit cent soixante-dix mètres et à trois heures du matin, il ne fallait pas s'attendre à baguenauder en short et en tee-shirt. Mais là, ça pique un peu ! Le thermomètre cloué sur la poutre du refuge indique un degré... ou deux, on ne distingue pas très bien dans le halo blanc de la lampe frontale. Le ciel est encombré de filaments noirs mais ils annoncent une journée lumineuse.

J'enfile deux paires de gants, je sais que c'est là mon point faible. Comme toujours Amina passera devant et Claudia, en bougonnant, nous suivra. La masse sombre de l'Aiguille de la Glière se découpe sur fond grisâtre. Notre objectif est ce petit promontoire rocheux et rectangulaire, surmonté d'un petit clocher naturel, sur l'arête sud de l'Aiguille : La Chapelle de la Glière.

- Vous n'y pensez pas ! Malgré tout le respect que je vous dois, vous ne pourrez jamais grimper là-haut.
- La Chapelle ? C'est un parcours cent pour cent escalade ! C'est réservé à des grimpeurs du meilleur niveau.
- L'arête sud ! Sans blague ! Vous savez que c'est à deux mille six cent soixante-trois mètres ?
- Grands dieux ! Mais c'est une ascension de plus de cinq heures ! Et classée difficile !

P---in ! J'en aurai entendu des mises en garde ! Pourquoi n'irais-je pas jusqu'à cette satanée Chapelle ? Parce que je ne suis pas native des Alpes ? Parce que je ne suis pas alpiniste de métier ? Parce que je suis blonde aux yeux verts... et un poil myope, en plus ? Non mais sans rire ! Bien sûr que je vais y grimper sur leur montagne ! Je me suis entraînée comme un forçat pendant les huit derniers mois. Je n'ai pas fait le calcul des tonnes de fonte que j'ai soulevé, ni des tractions, des abdos et des séances de gainage qui m'ont bien pourri la vie pendant toute cette préparation. Mais je n'ai pas lâché ! C'est un peu... un peu beaucoup, grâce à mes deux coachs personnels : Amina et Claudia.

Depuis le village des Praz, la télécabine rouge et blanche vous transporte d'un trait sur le site de la Flégère à mille huit cent soixante-dix-sept mètres. Vous n'avez plus qu'à prendre le télésiège qui vous amène à l'Index pour être à pied d'œuvre. Les hommes vérifient méthodiquement le matériel à la lueur de leurs frontales. Je me rappelle encore du jour où, dans mon garage, j'ai contemplé d'un œil dubitatif, la tonne et demi de matériel disparate censé entrer dans mon sac à dos. Claudia s'en est roulée par terre de rire avant de faire un tri drastique. J'en ai quand même pour une vingtaine de kilos !

J'ai longtemps pensé que la solidarité n'existait pas vraiment, chacun s'accrochant aux autres pour se sauver soi-même. Une sorte de coalition d'individualismes et d'égocentrismes, déguisée en tapageuse philanthropie. C'était avant de rencontrer mes deux sœurs de cœur. Avec elles, j'ai compris ce que la fraternité est à l'humanité : le prix à payer pour honorer la dette accablante de l'indifférence générale.

Amina et Claudia. Ah ! Si je ne les avais pas, ces deux-là... Amina Montereiz est une exilée péruvienne. Elle avait dix-huit mois quand le 31 mai 1970, à Ancash, un des plus grands séismes de l'histoire péruvienne a fait basculer le pays dans l'horreur. Soixante-six mille morts ! Vingt-cinq mille disparus ! Un désastre ! Le village de Yungai où Amina et ses parents vivaient a été, purement et simplement, rayé de la carte. Amina a été retrouvée dans son berceau, flottant sur deux mètres de boue. Un miracle ! L'organisation suisse venu aider les rescapés, lui a donné une seconde chance incroyable en l'extradant pour les versants valaisans de la Confédération où elle a grandi. Escalader les montagnes, guider les cordées, braver le froid et les précipices, Amina en a fait son métier. Aider ses semblables, partager sa passion et pratiquer l'entraide, elle en a fait son crédo.

Dans le noir, les hommes sont silencieux, appliqués, concentrés sur l'endroit où ils posent le pied. Le sentier ressemble à un raidillon pour chèvres. Il se coule entre les rochers, se heurte aux blocs de granite et rebondit à angles droit avant de brusquement descendre vers le bas des pierriers, début de la voie d'escalade. Les nuages s'effilochent sur les pointes des dents de la chaîne des Glières. L'aube ne va pas tarder de rosir les aiguilles de la Floria avant d'inonder tout le flanc de la montagne.

Claudia del Pelisio est médecin d'urgence. Elle a grandi à Bormio, station de sport d'hiver lombarde, à l'entrée du parc national du Stelvio. L'alpinisme, elle est tombée dedans toute petite en suivant ses frères sur les arêtes du Monte Zebbru. Après des études de médecine à Milan et quelques essais peu concluants dans les hôpitaux de Lombardie, Claudia a décidé de voir plus grand. Elle s'est engagée avec l'organisation internationale Médecins Sans Frontière. Tremblements de terre, inondations, guerres, elle est sur tous les fronts. A quarante-quatre ans, et après une petite alerte coronarienne, elle a décidé de lever le pied. Mais son altruisme et son humanité ne pouvaient rester au repos. Elle choisit dorénavant ses combats et mon challenge l'a immédiatement intéressé.

J'entends son souffle court derrière moi. Je ne saurais pas dire pourquoi, mais cela me rassure. Je distingue nettement le harnais tendu d'Amina quelques mètres en avant. La pente s'élève maintenant à quarante degrés, découvrant l'immense pierrier qui tapisse le pied de la falaise de gneiss. Malgré la double couche, je commence à avoir mal aux mains. Sous le bonnet, quelques gouttes de sueur se frayent un passage le long des tempes. L'air se réchauffe sous les tous premiers rayons de soleil.

Je suis impressionnée ! Quatre cent mètres de paroi ! Des reflets verts et bleus font miroités la roche. Une lumière irisée semble parcourir les milliers de fines saillies de la muraille éclaboussée de soleil. Derrière nous, en contrebas, la vallée de Praz s'éveille. Claudia commence l'ascension. Les mousquetons tintinnabulent dans le vide. Tous les yeux la suivent, centimètres par centimètres, accompagnant mentalement chacun de ses mouvements.

Trois quart d'heure que l'ouvreuse rampe contre la roche. Ses doigts viennent enfin d'agripper la saillie de la plateforme. La corde se raidit brusquement trois fois. La main d'Amina s'abat sur mon épaule.

— C'est à nous. Le ton de sa voix est ferme et résolu pour m'assurer de toute la confiance qu'elle a en moi.

Le claquement des mousquetons, le frôlement des cordes, la pression du baudrier, tout contribue à augmenter mon appréhension. Je cherche dans le regard d'Amina de quoi m'encourager. Le cliquet autobloquant est glacial. La petite tape sur mon casque lance le combat. Plus question de reculer. J'en ai bavé depuis des jours pour cette minute. J'ai même fait tatouer sur mon avant-bras ce qui motive ma vie dorénavant : « *La différence entre ce que tu as et ce que tu veux, c'est ce que tu fais* ».

Je serre les dents. Trente centimètres par trente centimètres je m'élève sur le cordage de nylon bleu. Mes genoux cognent contre la pierre. En séchant, elle sent le fer, le souffre et la terre. Je progresse dans un brouillard ouaté où je perçois le glissement soyeux de la corde, mon souffle haché par l'effort, les craquements de la montagne. Le sang palpite en cadence à mes tempos. Mes mains surchauffent, crispées à mort sur le cliquet. Juste dessous, j'entends Amina qui ne me lâche pas.

— Bien... Encore... C'est ça... Tu l'as...

Mes avant-bras tétanisent. Mes épaules s'ankyloisent. Je ressens chaque levée comme une brûlure que la voix maîtrisée d'Amina transforme en victoire, en conquête...

— Encore... Bravo... Ne lâche rien...

Encore cinq mètres. Sur le surplomb, Claudia me crie des encouragements que je n'entends plus. Encore trois mètres. Soudain des mains puissantes m'agrippent, me happent, m'étreignent. J'y suis ! Délivrance fantastique !

Qui peut hurler d'allégresse du haut de la montagne ? Qui l'a fait ? C'est moi ! Et ce n'est pas cet enfoiré de fauteuil roulant qui a pu m'en empêcher !